DÉCOUVERTE
DES ACCAPAREURS D'ARGENT,
ET
DÉNONCIATION
DES
CABALEURS ARISTOCRATES.

PLUS la Révolution s'achemine, et plus il semble que les mécontens font éclatter leur rage insensée. Le colosse hideux qu'on nomme l'ancien Gouvernement, n'est plus, il s'est écroulé avec fracas, et sa chûte a écrasé tous ceux qu'il engraissoit avec le sang des Peuples. Il étoit tout simple de croire que ces MM. étant morts de leur belle mort, c'étoit une affaire finie, et que le Patriote satisfait pouvoit dire, en benissant le Ciel, nous en voilà délivrés. Point du tout. Tous les jours les oreilles citoyennes sont écorchées par les criailleries de ces Vampires affamés; une nuée

de sauterelles effrontées harcelle continuellement nos travaux, irrite justement notre patriotisme, et nous force de dire : quand battrez - vous au champ, Prélats et Abbés mutins, qui opposez aux Décrets de la Nation une résistance coupable. Indignes Pasteurs des ames que vous cherchez à égarer ; vous Ministres d'un Dieux de paix, qui, tantôt audacieux et turbulens, osez heurter de front l'opinion genérale, organe de la vérité, et tantôt avec souplesse, cherchez à la diviser par les ressorts d'une politique sourde.

Quand déguerpirez-vous, succulens Abbés, Prieurs Commendataires, Chanoines vineux, qui, traînés voluptueusement dans un char barriolé de crosses et de mîtres, ne comptez les heures du jour que par celles que vous passez au lit et à la table.

Quand décamperez - vous donc, petits Abbés mirlifleurs, Prestolets de



de ruelles, qui lorgnant de loin la fortune de vos Prélats, courez les Bénéfices dans les boudoirs des Actrices, et fournissez souvent le même jour des amans à nos femmes, et des maîtresses aux maris; partez, fuyez, et laissez-nous à votre place des Ministres des Autels vertueux, qui, par leur exemple, fassent respecter la Religion, et dont la pureté des mœurs puisse égaler celle de l'Evangile.

Quand disparoitrez-vous, MM., Abbé M.... D'E...., de Ca...., Vte. de M..., Et consorts, Machinateurs diaboliques Esprits malins qui voulant tout brouiller ne faites que de l'eau claire.

Quand f. . . .-vous donc le camp, Parlementaires orgueilleux, Sénats aristocratiques qui aviez hier un pied sur les marches du Trône, et l'autre sur nos têtes, et que nous portons encore aujourd'hui sur nos épaules; vous qui n'avez demandé la suppression des

Lettres-de-cachet, que parce qu'elles étoient rivales de vos Décrets de prise de corps. Vindicatifs Robins vous qui n'avez appelé à grands cris les Etats généraux que pour forcer le Gourvernement de transiger secrettement avec vous. Magistrats vénaux, qui avez mis le sceau de l'enregistrement sur tant de petits impôts qui épuisoient notre sang goute-à-goute. – Quand f. . . . -vous le camp avec vos Secrétaires qui ont tant de fois vendu la justice à beaux deniers comptans, et avec lesquels vous avez souvent partagé ces profits infames.

Quand serez-vous donc engloutis, Procureurs maudits, engeance diabolique, vermine rongeante, qui avez mangé la Veuve, bu le sang de l'Orphelin, vous qui avez dévoré tant de successions en vous rendant adjudicataires des biens en direction, dont l'administration vous étoit confiée, vous dont le nom seul cause la fiévre aux malheureux plaideurs.

Quand ficherez-vous donc le camp, ô vous qui trahissant la confiance provisoire que nos Répresantans vous ont accordée, ne craignez pas d'entasser injustice sur injustice, de multiplier chaque jour vos inconséquences, et de vous rendre plus criminels de léze-Nation que ceux que vous avez condamnés sans répugnance. Le bon Patriote ne peut plus vous supporter; s'il vous reste encore quelque délicatesse hâtez-vous de quitter les fonctions sacrées que vous ne cessez de profaner.

Quand serez-vous donc pendus, race infernale des Agioteurs; Vampires abominables qui calculez nos souffrances et la misère publique comme un héritier ingrat et avide calcule l'agonie de son bienfaiteur. Vous qui êtes au Commerce et à l'Agriculture ce qu'est l'ivraie au froment, et qui avez traité l'Etat comme un usurier, un enfant de famille.

Quand serez-vous entièrement

brisées grilles maudites,qui nous dérobez tant de jolis minois, de vierges inutiles quinousferoient de jolis petits Citoyens, et qu'un reste de Despotisme Monacal retient encore dans l'erreur. Ne sechez donc plus, Nones appétissantes qui prolongez un martyre superticieux; venez parmi nous, nos bras vous sont ouverts.

Quand serez-vous donc annéantie, horde financière, fille du besoin des Rois et de la misère des Peuples, canaille insolente dont le luxe effrené sembloit égaler celui des Princes despotes; rapaces maltôtiers qui, après nous avoir sucé jusqu'aux os pendant toute votre vie, nous dépouillés encore après votre mort, par une banqueroute qui n'est pas toujours la première.

Quand serez-vons donc noyés, Accapareurs effrontés de la crédulité publique, Médecins ignares, qui ne commentez Hypocrates que dans les alcoves de

nos femmes vaporeuses, et qui faites consister les connoissances de votre art dans un berlingo, et une perruque bien frisée. Commerçans morbiferes, qui ne trafiquez que de fiévres malignes, de fluxions de poitrine, d'apoplexies, et qui regardez comme une année stérile celle où ces maladies sont rares.

Quand serez-vous donc pulvérisez, Marchands d'écus de la rue Vivienne, Suppôts obscurs de noz avares Capitalistes, qui, comme les serpens se replient en cent façon ponr piquer notre bourse, vrais filoux du Palais-Royal, plus punissables mille fois que nos Escamoteurs de mouchoirs.

Quand serez-vous donc démasquez, hypocrites pervers, qui n'avez prîs le masque du patriotisme que pour satisfaire une ambition démesurée, et qui flagornez la Révolution comme un Gascon courtise une veuve. Vous qui n'a guères, aux genoux des Ministres, venez

aujourd'hui singer les vertus républicaines, tromper la génération presente et mentir à la postérité par une gloire mensongere. Fuyez loin de nous, la Patrie est une femme sensible et délicate qui veut être aimée pour elle-même.

Quand décamperez - vous donc ? Administrateurs charlatans, grands hommes postiches qui dans vos petites têtes mercantiles avez imaginé qu'un grand Empire se gouvernoit comme une maison de banque. . . . . . . , .

La suite à l'ordinaire prochain.

De l'Imprimerie de L. L. Girard. rue de Valois